

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 17

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183249>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.
 Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteuro vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 24 Avril 1875.

Chaque année nous avons reçu de notre aimable collaborateur, M. Brun, le compte-rendu du banquet anniversaire de la Société suisse de secours mutuels, à Paris. Aujourd'hui encore, il nous envoie quelques détails sur cette fraternelle réunion de compatriotes, qui a eu lieu le 19 courant et ne l'a cédé en rien à celle qui l'a précédée : « L'assistance était nombreuse, la décoration de la salle bien réussie, la température exceptionnellement douce, les dames fort jolies dans leurs toilettes printanières. »

Après plusieurs discours chaleureusement applaudis, M. le ministre Kern s'est livré à une causerie fort bien inspirée sur le rôle des Sociétés suisses à l'étranger, notamment celle de Buenos-Ayres, sur laquelle il a fourni des détails intéressants.

Une quête pour les pauvres a eu lieu après la lecture des vers suivants composés pour la circonsistance par M. Myrten :

Quand trois patriotes dans l'ombre
 Faisaient le serment du Grütli,
 Jusqu'en son recoin le plus sombre
 La Suisse entière a tressailli.
 Aujourd'hui, Messieurs et Mesdames,
 Au nom de la fraternité,
 Une autre voix parle à nos âmes :
 C'est celle de la Charité.

Elle nous dit : le pauvre souffre ;
 Tendez-lui le cœur et la main.
 La misère est un vaste gouffre
 Où vous pouvez tomber demain.
 Sur la terre, entre tous les hommes,
 Dieu veut la solidarité.
 Enfants d'un sol libre nous sommes
 Adepts de la Charité.

C'est elle dont le vol s'arrête
 Où frémissent des malheureux ;
 A les consoler, toujours prête,
 Elle étend ses ailes sur eux.
 Son appel à la bienfaisance
 Dans cette enceinte est écouté,
 Et notre aumône à la souffrance
 Secondera la Charité.

Guillaume Tell lançant sa flèche
 Sans toucher le front de son fils,
 D'un vil tyran à l'âme sèche
 Relevait les cruels défis.
 Que notre cœur fier de ta gloire,
 Digne archer de la liberté,
 Garde, à côté de ta mémoire,
 Une place à la charité.

Un professeur de Munich, M. Huber, vient de publier sous le titre : *Les Jésuites*, un ouvrage fort remarqué. D'après le compte-rendu qu'en fait la *République française*, nulle lecture n'est plus instructive ni plus attrayante. Ce journal en cite le fragment suivant, donnant des détails encore peu connus sur le fondateur de la fameuse Compagnie de Jésus. Ces détails suffisent pour faire juger de l'esprit de ténacité et de persévérence qui a toujours présidé à cette institution, dont rien n'a encore pu détruire les ressorts :

« Il était né en 1491, au château de Loyola, dans la province de Guipuzcoa, et appartenait à une des plus anciennes familles nobles de l'Espagne. Page à la cour de Ferdinand et d'Isabelle-la-Catholique, chevalier à la guerre, il avait rempli tous les devoirs, connu toutes les passions et couru toutes les aventures des hommes de sa qualité. En 1521, il se trouvait enfermé dans Pampelune, assiégée par les Français. Inigo de Recalde se fit l'âme et le chef de la résistance. La ville se rend, mais il reste dans la citadelle, pour repousser les derniers efforts des assiégeants. Une capitulation est proposée, il la fait rejeter. Les Français font brèche; il marche au-devant d'eux; un éclat de pierre le frappe à la jambe gauche, un boulet lui casse la jambe droite; il tombe, mais, frappés de sa vaillance, les assiégeants, après avoir fait panser ses blessures, le transportent au château de Loyola. Arraché à la mort, il veut encore affronter la douleur. La jambe, mal soignée, dut être cassée de nouveau sur son ordre. Un os fait saillie au-dessus du genou et le menace de disformité. Loyola, se sentant incapable de la supporter, fait scier cet os. Une de ses cuisses était devenue plus courte que l'autre; dans l'espérance de l'allonger, il se soumet au supplice d'une machine de fer qui tire cette jambe avec violence. Il n'en resta pas moins boiteux toute sa vie.

Tous les historiens d'Ignace de Loyola ont rapporté tous ces détails dans le but de donner à la postérité l'idée de l'indomptable courage, de la force d'âme du fondateur de la Compagnie de Jésus. Son énergie était d'une trempe extraordinaire. Il l'appliqua plus tard à l'œuvre qu'il voulut établir; il la fit passer dans ses instructions et dans ses règlements.

Sur son lit de douleur, Ignace médita beaucoup et fortement. Sa première éducation avait été fort négligée. Il n'avait guère lu que des romans de chevalerie, l'*Amadis des Gaules*. Il avait l'âme ouverte à la galanterie et l'esprit aux aventures. Pendant sa maladie il demanda des livres. Au château de Loyola, on ne put lui procurer que la *Vie de Jésus-Christ* et la *Fleur des Saints*. Il lut ces ouvrages comme il avait fait des romans de son enfance, avec exaltation. Il se promit, dès qu'il serait guéri, d'aller en Palestine, à la façon des anciens preux, moitié en chevalier, moitié en pèlerin. L'ascétisme l'avait déjà envahi. Quand sa pensée se détourna du but de son futur voyage, il tombait dans l'extase, il rêvait la solitude, la pénitence, la flagellation, la prière.

La peste se déclare. Ignace diffère son départ pour la Terre-Sainte, mais ne renonce pas à devenir le chevalier de la Vierge. L'*Amadis des Gaules* lui avait mis martel en tête. Il voulut faire la veillée des armes. Une nuit, il s'agenouille devant un autel dans la prière et dans les pleurs. Le lendemain, il suspend son épée à un pilier de la chapelle, donne à un pauvre ses riches vêtements; puis couvert d'un sac, le corps ceint d'une grosse corde, il se dirige à pieds vers la petite ville de Manrèse. A six cents pas de cette ville, une grotte se présente à lui; il s'y glisse à travers les ronces, s'y installe, résolu à livrer à son corps et à son esprit un combat terrible. Au milieu des privations et des mortifications qui l'avaient plongé dans un épuisement mortel, il se voyait rouler au bord de l'abîme, dans les ténèbres du plus affreux désespoir, en proie à la terreur que lui causait le tentateur apparaissant sous la forme d'un ange de lumière. C'est dans cette retraite qu'Ignace de Loyola composa le livre des *Exercices spirituels*, ouvrage qui a une si grande part dans sa vie et qui se reflète avec tant de puissance dans l'histoire de ses disciples. »

Nous venons de voir au Département de l'instruction publique et des cultes (ancienne Maison morave) une très intéressante collection de manuels scolaires et de solides pour l'enseignement de la géométrie. Ces objets viennent des Etats-Unis et se distinguent par un cachet d'élégance uni à ce caractère d'utilité pratique particulier à la race anglo-saxonne.

Un arrangement des plus ingénieux et des plus simples en même temps, permet de décomposer et de transformer instantanément chacun des solides en d'autres corps équivalents. Quant aux manuels, ce sont ceux en usage dans la généralité des écoles

des Etats-Unis. Aux nombreuses cartes et gravures dont ils sont illustrés, on reconnaît au premier coup d'œil que les Américains donnent aux moyens intuitifs une importance considérable et qu'ils nous distancent de beaucoup sous ce rapport. Un détail non moins intéressant à noter, c'est l'exécution matérielle irréprochable de ces livres d'école, dont plusieurs ont réellement une impression de luxe.

Chacun est admis à visiter cette petite exposition, qui semble indiquer que l'autorité supérieure se préoccupe sérieusement des moyens de faciliter l'enseignement.

C'est là, en effet, une des premières réformes à apporter à notre instruction publique..... après celle concernant l'augmentation du traitement des instituteurs, traitement auquel il est urgent d'ajouter quatre ou cinq cents francs le plus tôt possible.



Les grandes entreprises lausannoises.

Le tunnel de Montbenon.

II.

Durant de nombreuses semaines, on ne vit dans la vallée du Flon qu'un peu de terre fraîchement remuée, à l'entrée d'une cavité pratiquée au pied de la colline; on eût dit le trou creusé par un mulot au bord d'un champ de blé. — Deux hommes poussaient leurs brouettes vers le talus et comblaient lentement le fonds du vallon, où coule, boueux et fétide, le ruisseau qui reçoit les égouts de la capitale. Cependant le travail fit de rapides progrès; on put bientôt en juger à la vue des ouvriers venant prendre leur repas du soir et portant chacun une lampe de mineur pour la remplir d'huile; ils étaient arrivés à une profondeur où ne pénétrait déjà plus la lumière du jour. En octobre, le tunnel s'avancait jusque sous l'hôtel de Richemont, et les heureux mortels qui dinaient copieusement à la table d'hôte de M. Ritter ne se doutaient guère qu'à plusieurs mètres au-dessous d'eux de pauvres diables travaillaient, le corps à demi renversé et à la faible lueur de leurs lampes, dans ce souterrain humide et glissant où, à chaque pas fait en avant, il fallait ajouter quelques poutres à la galerie boisée qui protégeait leur travail.

Une autre escouade d'ouvriers avait attaqué la colline au-dessous de la gare et sur la même ligne. Les travaux furent si bien dirigés, les études sur le terrain si exactes qu'un beau jour, vers 10 heures du matin, les hommes travaillant dans la partie supérieure du tunnel aperçurent un bruit sourd; ce bruit devint peu à peu plus distinct; des voix humaines se firent entendre; puis un gros caillou arraché à la paroi de terre laissa filtrer la lumière des lampes qui éclairaient de l'autre côté. C'était exactement au-dessous de la grille de Sainte-Luce.

Des cris de joie éclatèrent des deux côtés; les pioches retombèrent à terre, un profond silence se